

Quand on éternue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 15

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

écreuil — tout cela paraît enfantin et démodé. On ne veut pas voir que, d'ici peu de temps, quand tout le monde roulera, ce spectacle paraîtra tout aussi vieux jeu, à cela de près, qu'on en aura moins et surtout moins profité pour l'intelligence et pour la santé.

C'est notre consolation et notre espoir ! Les modes passent vite, aujourd'hui. Mais avant qu'elles passent, il faut qu'elles aient pénétré dans toutes les couches de la population. Les cheveux coupés — le *Bubikopf*, disent nos confédérés — ne sont plus que l'apanage de la classe moyenne et ouvrière. La haute volée l'abandonne et la jeune paysanne, moins pressée que l'ouvrière de fabrique, à force de patiente, est plus moderne et n'aura pas besoin d'attendre que ses cheveux recroissent. Peut-être verrons-nous bientôt des propriétaires d'auto tout contents de marcher. Nous n'en sommes pas encore là — le voyage en auto pour le moment est une auréole d'élégance et d'aisance qui le rend désirable à tous les degrés de l'échelle sociale. Les ouvriers qui, pour se rendre à la fabrique, auraient un délicieux sentier sous bois, avec une vue grandiose sur les Alpes, préfèrent s'engouffrer dans un camion fermé (quel magnifique champ de culture pour les bacilles du rhume !), à douze, à vingt, assis et debout, pour n'avoir pas besoin de mettre un pied devant l'autre. Des danseurs, rentrant du bal, au lieu de humer la délicieuse fraîcheur de la nuit après la salle de danse, surchauffée et malodorante, se font charrier pour des distances d'un kilomètre et moins, de l'hôtel au lit. J'ai vu des golfers dans nos Grands Hôtels, qui, pour se rendre à la place de golf, (distance 500 mètres), réclamaient une auto ! On veut bien jouer au tennis ou au hockey, mais marcher, jamais de la vie !

Les conséquences d'une paresse aussi peu hygiénique ne tarderont pas à se produire. D'où viennent ces embonpoints malsains, ces teints pâles, ces mines blafardes, ces rhumes et ces rhumatismes au moindre contact de l'air ? D'où ces gens qui grelottent partout et toujours, et se blottissent contre les corps de chauffe en tremblant, couverts de châles et d'écharpes au lieu de produire, par le mouvement, la chaleur nécessaire à l'organisme, sans exagération, mais aussi sans flegme et sans paresse. Quelle jeunesse aurons-nous si l'habitude de ne pas marcher se généralise encore ? On le voit déjà : proposez une course scolaire à nos enfants sur un sommet voisin et vous ne verrez que des mines déçues et dégoûtées. Comment, un jour seulement et pas deux, pas de chemin de fer et pas de camion ? Et bon nombre préfèrent rester à la maison plutôt que de s'imposer l'arête corvée !

Nous en sommes là et je prends la liberté de trouver déplorable cet état de choses ! *Marchons*, mes amis ! Retournons à la bonne tradition de nos pères ! De la promenade journalière, passons à la longue randonnée et à la rude grimpe ! Nous nous porterons mieux, physiquement et moralement. Et nous comprendrons à nouveau l'enthousiasme de nos devanciers pour la belle nature qui demande à être observée en détail et savourée lentement. *Marchons* et nous découvrirons un monde de choses qui actuellement nous échappe. *Marchons* et nous serons plus sains, plus joyeux, plus heureux !

(Ami de Morges).

QUAND ON ETERNUE

MAINTENANT que nous voici de nouveau en pleine saison de rhumes de cerveau et d'influenza, le moment n'est peut-être pas trop mal choisi pour parler un peu d'une vieille coutume solidement ancrée dans les mœurs populaires. Qui dira jamais comment et à la suite de quoi elle a pris naissance ? Personne, sans doute, car l'origine de cette pratique se perd presque dans la nuit des temps, si l'on peut dire.

Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, c'est une habitude universellement répandue et rien ne prouve qu'elle soit près de disparaître.

A titre de curiosité, nous nous sommes amusés à rechercher, à gauche et à droite, ce que, sous les divers climats de la machine ronde, un éternueur s'entendait dire.

Les Russes et les Irlandais sont à peu près d'accord pour souhaiter, dans leur langue propre, naturellement : « Dieu vous protège » ; les Belges, eux, s'exclament en général : « Dieu vous bénisse », ou « Bénisse mon fils ».

En Hollande, la politesse demande un « Santé ! » bien marqué. Les Suisses, suivant la région, répondent presque indifféremment : « Santé », « A vos souhaits » ou « Dieu vous bénisse ».

Il est probable que c'est de l'expression « A vos souhaits » que vient le « Santé » en usage dans nos campagnes, car si l'éternuement est le signe prémonitoire d'un rhume de cerveau, que peut-on souhaiter d'autre que la santé ?

De même, prend-on l'effet pour la cause quand on dit : « Cent mille ! » ou « Un million ! » Nous nous sommes laissés dire que, outre-Rhin, pendant la dégringolade du mark, les gens prenaient soin d'ajouter à leurs vœux les mots « francs suisses », « dollars » ou encore « Livres sterling » ; il est vrai que souhaiter cent mille marks à quelqu'un alors qu'un timbre à lui seul en coûtait déjà cinquante milliards pouvait bien passer pour une injure !

Les Tessinois, en gens pratiques, souhaitent à la fois et la santé et l'argent — ou mieux un bon repas ! — quand ils disent : « Salute e marendra » ; plus au sud, on s'exclame : « Salve », « Salute » ou encore bien que plus rarement : « Felicità ! »

Enfin, il paraît que dans certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord, on répond par politesse à l'« Atchoum ! » du voisin par cette question : « Qui donc m'appelle ? » Ainsi, pour le savoir-vivre, le Nouveau Monde en remonterait à l'Ancien !

Quand un Esquimau éternue, il dit lui-même : « Reviens ! », car, d'après une croyance en vogue sur les rives glacées du Groenland, l'éternuement serait une évasion, une fugue momentanée de l'âme.

Dans les Indes anglaises, on croit aussi qu'un esprit s'envole avec chaque éternuement. On dit alors : « Bouddha vous soit en aide » à celui qui éternue et celui-ci répond : « Vous de même ».

Quant aux Siamois, on ne peut leur enlever de l'idée que s'ils éternuent, c'est parce que, dans le ciel, la Divinité s'est arrêtée un instant à la page de son grand livre où est inscrit le nom de l'éternueur.

Revenons maintenant en Europe.

En Espagne, c'est le « Su saludad » qui est à la mode ; il en est de même en Allemagne où le « Gesundheit » n'a pas encore été détrôné par d'autres expressions plus nouvelles. Huit fois sur dix, le Français vous dira « A vos souhaits » tandis qu'au Portugal la coutume exigeait, il n'y a pas si longtemps encore, que l'on levât son chapeau devant celui qui éternue.

Les Anglais, eux, ne disent rien, ne saluent pas, ne bougent pas. Mais ils prennent soin de ne pas attraper le rhume de cerveau dont les menace tout éternuement qui se produit trop près d'eux !

TROIS GAGNANTS POUR UN MÊME LOT

AU milieu du brouhaha des chaises remuées, le Comité du « Canard boiteux » leva sa séance. Une heure de délibérations, pas moins, lui avait mis des fourmillements aux jambes. Enfin ils étaient désignés les gagnants du fameux concours ! Depuis des semaines, il n'était que bruit dans la ville du nombre de grains d'avoine que pouvait bien tenir un picotin.

Seul l'âne du remouleur, qui n'en croquait jamais, mais regardait fort attentivement les autres en mangeant, s'il avait su compter, aurait pu vous le dire ! Donc, ces dix graves messieurs du jury, tirant, vaillant que vaillent, de dessous le tapis vert leurs jambes engourdies, leur besogne finie, se séparèrent enchantés.

Camillau, le rédacteur en chef, demeuré seul, fit un pompeux compte rendu d'une plume experte et agile, le lut, le relut, puis sonda. Un vieil huissier parut, salua et se tint immobile dans la porte entrouverte.

— Voyons, Simon, je vais pour une fois vous confier une mission agréable. Voici la liste des gagnants de notre concours. Il s'agit d'aller prévenir les heureux lauréats.

Simon sourit d'un air satisfait entre ses favoris couleur de poivre. Pourtant, pris de quelque méfiance, il demanda lecture de la liste.

— C'est facile, dit Camillau.

Et, ayant ajusté son lorgnon :

— Mme Marsalet, la motocyclette.

— La mo... Mais elle ne quitte plus son fauteuil, Mme Marsalet !

— Ça, c'est possible, Simon : nous n'entrons pas dans ces détails. Continuons : M. Trivelle, une machine à tricoter !... Mme Terrignon, la chambre à coucher...

— Mme Terrignon ? mais c'est bien loin !... Comment voulez-vous que mes jambes me portent jusque-là !

— Alors, appelez-moi Ranelle ! bougonna Camillau, en tambourinant nerveusement sur la table avec le manche de son couteau à papier.

Cette fois, ce fut un employé jeune, blond, hésitant et fort peu délégué, qui frappa à la porte et montra la tête sans oser s'avancer.

— Vous connaissez la rue du Trapan, Ranelle ?

— Monsieur Camillau veut plaisanter sans doute, je l'habite !

— Parfait ! Eh bien, mon ami, vous allez me faire le plaisir d'aller avertir Mme Terrignon qu'elle a gagné la chambre à coucher à notre grand concours des grains du picotin.

Du menton imberbe au front découvert, en passant par ses joues rondes d'écolier bien portant, une teinte rose fleur de pêche éclatante, s'insinuant, fusan, se diluant, se renforçant, se répandant comme un nuage de couleur sur le visage stupéfait de Lucien Ranelle.

— Mme Terrignon ?... Ah ! Décidément ! Nos deux appartements donnent sur le même palier !

— De mieux en mieux !... Partez donc de suite et prenez bien surtout l'interview d'usage sur les impressions de la gagnante.

Mais Ranelle, troublé jusqu'au fond de son âme paisible, content et frétilant comme s'il avait été le propre lauréat, était déjà dans le couloir, et, sous le vent de la nouvelle, à sa surprise même, son cœur chantait comme un moulin.

Dans l'embrasure de la fenêtre, rue du Trapan, Mme Terrignon, un pli soucieux au front, mène alertement le jeu des aiguilles, tandis que sa fille Madeleine repasse en faisant des roulades qui rivalisaient avec celles, toutes en dentelles de sons, de leur canari dans sa cage.

Deux petits coups à la porte, et voilà les deux chants arrêtés. Mme Terrignon crie : « Entrez ! » d'une voix peu engageante. Madeleine, le fer au repos, se penche pour mieux dévisager le visiteur, et le canari, avec non moins de curiosité, met lui-même pour regarder la tête de côté.

Qui entre ?... La chance, Madeleine, et même un peu plus que cela... Ecoutez :

— Bonjour, madame Terrignon et la compagnie, fait Lucien Ranelle, en saluant honnêtement à la ronde la mère, la fille, et, semble-t-il, le canari.

— Bonjour, notre voisin, répond pour les trois Mme Terrignon, sans que son front s'éclaire. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Rien, madame Terrignon, rien du tout, fait le messager embarrassé. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Les bonnes nouvelles entrent chez nous si rarement ! Vous ne vous êtes pas trompé de porte, monsieur Ranelle ?

— Pas le moins du monde, madame Terrignon. Et, la preuve, c'est que je suis chargé par le « Canard boiteux » de vous annoncer que vous avez gagné un des gros lots à son concours.

— La motocyclette, je parie ! s'écrie Madeleine en battant des mains.

— Non, mademoiselle, pas la motocyclette, mais la chambre à coucher !

— Oh ! gémit Mme Terrignon, voilà bien notre chance habituelle !

Ranelle, de rose, devint verdâtre dans sa stupéfaction.

— Une chambre à coucher ! poursuit Mme Terrignon, que voulez-vous que nous fassions d'une chambre à coucher ? Comment logerions-nous de nouveaux meubles, grand Dieu ! quand on a déjà du mal à caser ceux qu'on a ? Ah ! si encore Madeleine se mariait ! Mais est-ce qu'on épouse les filles comme elle, au jour d'aujourd'hui, monsieur Ranelle ? Quand on n'a pour tout bien qu'un fer à repasser !

Les joues de Lucien remontent subitement au ton de fleurs de passe-rose : il regarde Madeleine, Madeleine le regarde, souriante, avec des yeux malins et qui semblent dire :

— Mais c'est l'occasion, voyons, osez donc !

Il baisse la tête, interdit, fait tourner plusieurs fois son chapeau dans ses mains, ouvre la bouche, la referme, puis tout à coup, avec la brusque décision d'un poltron qui, soudain, s'enhardit :

— Mais si vous le vouliez, madame Terrignon, il y a bien de la place chez moi !

— De la place chez vous ? Je ne dis pas, monsieur Ranelle, mais cela, que je sache, n'en donne pas ici !

— Tout de même... écoutez-moi, madame Terrignon. C'est parce que je n'aurais pas de chambre à coucher, sans parler du reste, que je n'osais vous dire...